

dans le monde avant le Christianisme, car il va sans dire que ce qui doit être exclu existe toujours avant ce qui l'exclut, bien que, dans un autre sens, il ne prenne naissance qu'au moment même de l'exclusion. La raison en est encore que c'est dans un *autre* sens qu'il naît, et voilà pourquoi j'ai dit tout de suite: hardiment osé, mi-gagné, seulement.

La sensualité a bien existé antérieurement dans le monde, mais non déterminée comme esprit. Alors, de quelle manière a-t-elle existé? — Sous la détermination psychique. — C'est ainsi qu'elle se manifestait dans le paganisme, et si l'on veut chercher son expression la plus parfaite, c'est en Grèce qu'on la trouvera. Mais la sensualité psychiquement déterminée n'est pas opposition, exclusion, — elle est harmonie, accord. Et elle n'est pas posée comme principe, mais comme un *encliticon* (55) consonnant, parce qu'elle est justement déterminée par l'harmonie.

Cette manière de voir aura son importance pour déceler les différentes formes de l'érotisme, aux diverses phases de la conscience universelle, et nous montrera que la détermination de l'érotisme spontané est identique à celle de l'érotisme musical. Dans la civilisation grecque, la sensualité était dominée dans les belles personnalités, ou plutôt non, elle n'était pas dominée, car elle n'était pas un ennemi à maîtriser, et pas davantage un rebelle dangereux qu'on devait réduire à l'obéissance; dans les belles individualités, elle était affranchie et leur rapportait vie et plaisir. La sensualité, donc, n'était pas posée comme principe, et sans elle les phénomènes psychiques qui constituent les belles individualités ne seraient pas imaginables. Pour cette même raison l'érotisme, basé sur la sensualité, n'était pas non plus posé comme principe. L'amour, en tant que moment et par moments, se trouvait partout dans les belles individualités. Les dieux, autant que les hommes, connaissaient son pouvoir; et les dieux, autant que les hommes, connaissaient les aventures amoureuses, heureuses et malheureuses. Mais nul d'entre eux, pourtant, ne possédait l'amour avec sa qualité de principe; s'il se trouvait en eux, ou en l'un quelconque d'eux, c'était comme moment particulier du pouvoir général de l'amour, tandis que celui-ci n'était concentré nulle part. Et c'est pourquoi il n'était pas, non plus, concentré dans l'idée que s'en faisaient les Grecs. On pourrait cependant objecter: qu'Eros était bien le dieu de l'amour et que, en Eros du moins, l'amour doit être présent comme principe. Mais, sans oublier que l'amour, ici encore, n'est pas fondé sur l'érotisme, — car celui-ci contient non seulement la sensualité, mais encore des éléments psychiques — il reste à signaler une autre circonstance que je vais considérer de plus près. Eros était le dieu de l'amour, mais lui-même n'était pas amoureux. Lorsque les autres dieux, ou les hommes, ont senti en eux la puissance de l'amour, ils l'ont attribuée à Eros et l'en ont rendu responsable. Mais Eros lui-même n'était pas amoureux; et si cela lui est arrivé parfois, c'était exceptionnel. Bien que dieu de l'amour, il avait personnellement beaucoup moins d'aventures que les autres dieux et que les hommes. S'il lui advenait d'être amoureux, l'explication était, sans doute, à peu près celle-ci: qu'il devait lui

aussi s'incliner devant le pouvoir universel de l'amour, faisant de celui-ci, en un certain sens, une force en dehors de lui-même; et s'il l'avait repoussée... elle n'aurait trouvé nul autre refuge où on aurait pu aller la chercher. Son amour, à lui aussi, n'est pas fait de sensualité, mais d'éléments psychiques. Aussi le dieu de l'amour n'est pas amoureux lui-même, tandis que tous les autres êtres lui doivent de l'être, et c'est bien là une pensée véritablement grecque. Si j'imaginais un dieu ou une déesse du désir, il serait profondément grec qu'il ne connût rien du désir, quoique tous ceux qui ressentent sa douce fièvre ou sa douleur la lui attribuent. L'étrangeté de ce phénomène, je ne saurais mieux la définir qu'en disant qu'il est l'inverse d'un état représentatif. En effet toute la force en un tel état est concentrée en un seul individu, les autres la partagent en tant qu'ils participent aux mouvements particuliers de cet individu. Je pourrais encore dire qu'il est l'inverse du principe de l'incarnation. Là un individu particulier contient en lui toute la plénitude de la vie; cette plénitude toutefois n'existe, pour les autres, qu'en tant qu'ils peuvent l'observer en celui qui l'incarne. Pour les Grecs c'est donc l'inverse. Ce qui constitue la force du dieu n'est pas en lui, mais dans tous les autres individus, bien que ceux-ci le lui rapportent; il est lui-même comme dénué de force et impuissant, parce qu'il communique sa force à tout le reste du monde. L'individu, sujet de l'incarnation, suce, pour ainsi dire, la force de tous les autres individus; c'est pourquoi la plénitude se fait en lui; elle n'est dans les autres qu'en tant qu'ils l'observent dans cet individu-là. Cette précision aura de l'importance pour ce qui suivra, de même qu'elle en a pour les catégories dont la conscience humaine se sert en diverses occasions. Nous ne trouvons donc pas dans la culture grecque la sensualité comme principe, ni l'érotisme comme principe basé sur celui de la sensualité. Et même si nous les trouvions, nous comprendrions pourtant — ce qui est de la plus grande importance pour cette étude — que la conscience grecque ne possédait pas la force nécessaire pour concentrer tous ces éléments en un seul individu; elle les faisait rayonner à tous les autres d'un point qui, lui, ne les possédait pas, de sorte que ce point constitutif est presque reconnaissable par le fait qu'il est le seul qui ne possède pas ce qu'il donne à tous les autres.

La sensualité, comme principe, de même que l'érotisme sensuel, comme principe, est donc posée par le Christianisme; l'idée de la représentation a été introduite dans le monde par le Christianisme. Si à présent j' imagine l'érotisme sensuel en tant que principe, puissance, empire, en tant que déterminé par l'esprit, c'est-à-dire déterminé de telle façon que l'esprit l'exclut, et si je l'imagine concentré en un seul individu, je trouverai l'idée de la génialité erotico-sensuelle. Cette idée, la culture grecque l'ignore et le Christianisme, dans un sens indirect il est vrai, l'introduisit pour la première fois dans le monde.

A présent si cette génialité erotico-sensuelle réclame une expression, dans toute sa spontanéité, on peut se demander quel médium s'y prêtera. Il faut surtout retenir qu'il est indispensable qu'elle soit exprimée et présentée dans sa